

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

# JOURNAL POUR TOUS.

---

VOLUME UN.

# TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.		PAGES.		PAGES.
Aimer et être aimé, .....	1	Les petits dangers.....	63	Marque de linge .....	179
Anniversaires.....	15	La Calomnie.....	64	Nouvelle musique .....	107
A nos lecteurs.....	23	Le chien et le bélier.....	67	Nos coquins de neveux.....	119
Antiquité du Parapluie.....	43	Les commandements du mari.....	67	Origine de quelques ustensiles de table .....	83
Avis aux bacheliers.....	87	Le bon conseil de Chaucer.....	75	Prospectus.....	7 1
Annales de la vie d'un vieux garçon. 103, 106	106	L'enfant.....	79	Peut-on porter un voilette.....	35
Attendez.....	104	Les cartes à jouer .....	79	Proverbes et sentences.....	39
Avis aux maris qui se plaignent de leurs femmes.....	106	Le babillard.....	79	Pour rire.....	47
Avis aux jeunes filles.....	140	La mère et l'enfant.....	83	Parapluies.....	60
Alsace et Lorraine (Chant national). 147	147	Le vantard.....	83	Politesse.....	67
Acrostiche.....	168	Le jour de Noël.....	87	Paroles d'or.....	75
A nos abonnés.....	200	Le fat.....	87	Portrait des maris.....	75
Boussole des champs et des jardins....	168	Le choix d'une femme.....	88	Pensées pour tous.....	79
Conduite à tenir dans les Chars.... 11,	15	Les poules .....	91	Problème.....	83
Cela n'arrive qu'à moi.....	19	Le miroir.....	92	Peines électriques.....	145
Croquis de voyageurs.....	31	La science de la ménagère .....	95	Pensées.....	119, 123
C'est un Vendredi .....	71	Le pourquoi des moustaches.....	95	Pourquoi je l'ai épousé.....	129
Coincidences numériques sur le nombre treize.....	87	La mère.....	103	Presage généraux.....	172
Choix d'une femme.....	120	Les annales d'une vieille fille.....	119	Pronostics du temps.....	192
Centenaires .....	135	L'endroit et l'envers .....	123	Quelques pensées sur l'amour..... 51,	59
Charmant .....	148	Les sept douleurs d'une vieille fille... 123	123	Quelques définitions.....	75
Choix et nettoyage de la flanelle.....	164	Les malheurs d'un homme heureux... 124	124	Question historique.....	91, 95
Calcul rétrospectif.....	200	L'honnête homme, .....	125	Quand est-on mort.....	144
De tout un peu..... 91, 99,	107	La conscience.....	131	Quelques pensées.....	159
Du bien et du mal en musique.....	176	Les Paterson Bonaparte.....	136	Question .....	168, 176
Destruction des punaises.....	184	Les Quarante jours de carême.....	140	Réflexions sur le mariage.....	55
Décisions judiciaires concernant les journaux .....	196	Légende.....	140	Reminiscences.....	87
Durant l'orage.....	196	Les femmes.....	140, 152	Recettes.....	95, 107, 144, 160, 172
Enigme..... 3, 7, 11, 27, 63,	122	La femme à rechercher.....	144	Règles à suivre pour bien élever un enfant .....	111
Espèglerie d'un ventriloque.....	118	Les nouvelles infirmeries.....	148	Restons joyeux ! (Poésie).....	152
Extrait de l'Opinion Publique.....	148	Le fruit du diable.....	148	Réverie (L'Exilé).....	152
Février, le 10.....	107	La légende du coq .....	148	Romèdes contre la petite vérole.....	164
Histoire d'une culotte.....	39	Les modes.....	155	Recette pour trouver un mari.....	200
Hygiène .....	51	La jeune malade, (Poésie). .....	156	Soleil d'automne.....	43
Hygiène de la famille.... 98, 103, 111, 115, 127,	131	Les aliments .....	156	Singulier phénomène.....	160
Horloge mécanique.....	122	La femme à l'Eglise .....	160	Singulier exposant.....	167
Influence de la volonté sur la maladie	43	Les modes du printemps.....	160	Sentences et Proverbes.....	172
Influence de la femme .....	71	Les miettes de l'histoire.....	163	Sonnet .....	192
Je l'ai trouvée mauvaise.....	27	La santé.....	171	Travail rapide.....	180
Jour de l'an.....	63	L'histoire du tabac.....	172	Une Chanteuse des rues.....	4
Je l'ai perdue, (Poésie).....	71	La bolle meunière, (Poésie).....	184	Un homme heureux.....	51
La jeune fille, (Poésie).....	23	Les hauts talons des femmes .....	184	Une négresse à deux têtes.....	95
Les cinq rires.....	23	Les dix règles de Jefferson.....	184	Un ancien Québécois.....	99
Les dix commandements du marchand	27	Le docteur Trifone.....	187	Une vieille fille.....	112
Les deux mendiants.....	31	Le Fou et les Cartes.....	187	Une ville sur la glace.....	115
Les sept commandements de la pra- tique.....	35	Les cloches.....	187	Un jour fatale pour la famille royale.	151
L'esprit de tout le monde..... 35, 51,	180	Les rhumatismes guéris par l'usage du Cèleri .....	192	Un typographe royal.....	155
Les Ciseaux.....	52	La première perruque.....	196	Un vœu de matelots .....	183
Les enfants.....	55, 63	Mère et Patrie, (Poésie).....	39	Variétés, 3, 7, 11, 15, 19, 23, 27, 31, 43, 55, 59, 79, 83, 91, 104, 111, 115, 119, 123, 127, 131, 135, 144, 152, 156, 164, 168, 184, 196	196
Les ruses des acheteurs.....	59	Mélanges..... 39, 67, 71	75	Voiture à vapeur .....	115
		Marque de distinction.....	91		
		Mesure à prendre pour se mettre à l'abri de la picote ou variole.....	91		
		Mousseline, .....	121		
		Mort de l'homme de fer.....	131		

# JOURNAL POUR TOUS.

"La lecture est le premier des plaisirs."

Vol. 1.

OTTAWA, 27 JUILLET, 1878.

No. 1.

## PROSPECTUS.

Nous croyons qu'il y a de la place pour un journal tel que celui que nous entreprenons de publier. Notre but est de fournir une lecture amusante et instructive aux familles, historiettes, nouvelles, énigmes, reproduction d'articles variés, et nous adoptons pour titre *Journal pour Tous* qui exprime parfaitement notre intention. Étant la seule feuille de ce genre dans le pays, nous devons nécessairement être encouragés, car nous nous garderons bien de publier quoi que ce soit qui puisse blesser ou la morale ou les convenances. C'est une lecture du coin du feu que nous offrons à nos abonnés, et nous osons espérer que ceux-ci seront nombreux pour les raisons ci-dessus et parce que le prix de notre abonnement n'est que d'une piastre par année. En publiant une fois par semaine nous aurons au bout de l'année un fort joli album (car c'en est un) de deux cents pages qui pourra être placé sur les tables et qui offrira des matières récréatives.

Nous profitons de l'occasion pour prévenir le public que nous resterons complètement en dehors des questions brûlantes de la politique car dans les deux Provinces il ne manque pas de journaux politiques qui s'occupent de ces questions. Notre seul but est d'intéresser nos lecteurs avec les articles de choix que nous leur fournirons. Nous osons donc compter sur le bienveillant encouragement de la population.

Afin de nous procurer le plus grand nombre d'abonnés possible nous prions les personnes à qui ce numéro est adressé de vouloir bien le faire circuler parmi leurs employés et amis.

Pour faciliter et encourager le public à souscrire à notre journal nous n'exigerons que la moitié de l'abonnement (50 centins) payable d'avance.

Nous publierons le second numéro le 8 Août, et nous prions les personnes qui voudront bien souscrire de ne pas retarder à envoyer leur souscription afin que nous puissions régler le chiffre du tirage.

Toutes lettres, correspondances, envois d'argent, etc, devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,

170 $\frac{1}{2}$  rue Sparks, Ottawa.

## AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

I.

CEUX de mes lecteurs qui connaissent la ville de New-York depuis quelque quarante ans pourront se rappeler le vieux Sly-Market, avec son pavé de briques, ses petites échoppes et tout ce qui distinguait alors cette partie de la grande ville.

Ils se rappelleront probablement aussi une très-petite rue parallèle au susdit marché descendant vers la rivière.

L'utilité d'un passage aussi étroit lorsqu'il y avait dans le voisinage tant de routes beaucoup plus larges, à toujours été un problème, et les motifs qui pourraient donner la clef de cette énigme sont perdus avec les bonnes gens qui firent autrefois le plan de cette partie si importante de la ville, et qui depuis longtemps déjà ne sont plus de ce monde.

A un coin de ce passage se voyait autrefois une construction en bois, très-basse et couleur de plomb. Cette espèce de maison avait quatre fenêtres sur la rue et deux portes, le tout très rapproché du sol; des fenêtres nous dit, mais en vérité il fallait les deviner sous l'amas de poussière et de toiles d'araignée qui les couvrait et que depuis plus de vingt ans les pluies du ciel s'étaient seules chargées de laver. Sur le devant on apercevait toujours deux ou trois caisses vermoulues, sur l'une desquelles reposait quelque chose ayant la forme d'un petit baril peint; entre les fenêtres était une rangée de tonneaux de goudron pleins complètement ou en partie, et tout à côté une ancre énorme, dont une des dents était à moitié ensevelie dans la terre; cette ancre était un véritable canapé sur lequel, dans une chaude après-midi d'été, une demi-douzaine de nègres s'étendaient riant à gorge déployée et se chauffant au soleil à qui mieux mieux.

En entrant dans l'établissement, l'œil ne savait où s'arrêter, tant était confuse la masse d'articles gisant ça et là: des rouleaux de câbles récemment goudronnés, des amas de chaînes d'un beau noir luisant, des tonneaux presque semblables à ceux

qui étaient à la porte, des barils de différentes dimensions, des poulies, de larges tonneaux de fer, des clous, des boîtes en étain et des lanternes de mer. On distinguait à peine quelques-uns de ces articles, et un étranger aurait fort bien pu se casser le cou sur les autres, car il n'y faisait jamais bien clair. Mais ces objets n'étaient sans doute pas là comme échantillons des marchandises rangées au fond de ce long magasin, qui renfermait d'ailleurs tout ce dont un navire peut avoir besoin, depuis la balle d'étope jusqu'à la meilleure ancre de miséricorde.

A gauche en entrant se dressait une cloison avec deux fenêtres à châssis, et une porte vitrée s'ouvrait dans le sanctuaire des riches fournisseurs de navires, MM. G. et A. Hunt.

Ces deux messieurs étaient frères. Bien pauvres à leur entrée dans le monde, tous deux, après avoir heureusement surmonté toutes les difficultés que présentent les affaires, se voyaient aujourd'hui à la tête d'un beau commerce, avec un magasin rempli de marchandises, ne devant rien à personne et n'ayant d'autres banquiers qu'eux-mêmes.

L'aîné s'était marié de bonne heure à une femme qui s'entendait très-bien, trop bien presque, à faire des économies sur ce qu'il gagnait. Aucun enfant ne vint augmenter leur provision de biens terrestres, et leur fortune s'accrut ainsi d'une manière qui ne leur laissait rien à désirer.

Le plus jeune, quoiqu'il fût le plus agréable des deux, était resté célibataire. Pourquoi? nous ne le saurions dire. Toujours est-il que, contrairement aux préjugés qui plaident en faveur de l'état matrimonial, il était de beaucoup le plus généreux, M. Hunt aîné passant, avec quelques raisons, je le crains, pour un homme assez intéressé. Telle n'eût pas été votre idée, j'en suis sûr, si, entrant dans son bureau, vous l'eussiez vu assis dans son fauteuil devant sa petite grille. Sa figure, pleine et ronde, se tournait vers vous avec tant d'aménité, il vous souhaitait le bonjour de si bon cœur, que vous l'eussiez pris pour la bienveillance personnifiée. Mais s. par malheur, vous lui parliez d'un secours, quelque minime qu'il fût, à porter à de pauvres chrétiens ou à de pauvres païens, alors un grand changement se faisait

dans sa personne. Ses lunettes descendaient de son front et se plaçaient d'elles-mêmes sur son nez; ce sourire, tout à l'heure si calin, disparaissait comme un éclair, et le tisonnier s'agitait vivement et tourmentait le feu d'une façon désespérée. Le commis recevait à l'instant un si grand nombre d'ordres différents; il y avait tant d'objets à ranger; les mots de prudence, de charité à domicile revenaient si souvent, que sans aucun doute l'homme le plus charitable aurait désiré n'avoir rien dit, et que, honteux et confus, il eût cherché un prétexte pour opérer une retraite convenable.

Au moment où notre histoire commence, il était question de quelques changements à faire et que réclamait surtout M. Hunt jeune. Maintenant qu'ils avaient conquis une position indépendante, ce dernier souhaitait tout naturellement d'être déchargé du travail pénible des affaires. N'avaient-ils pas un neveu portant leur nom, demeurant avec eux? On pouvait le prendre comme associé et mettre à sa place un commis expérimenté.

M. Hunt aîné avait en horreur tous les changements en général, et en particulier ceux qui entraînent une dépense quelconque. Mais, comme il aimait beaucoup son frère, il avait fini par céder, et Rodolphe Hunt (c'était le nom du jeune homme) fut dument déclaré associé de la maison. En même temps, un avis publié dans la *Gazette de New-York* informait le public que la maison Hunt frères avait besoin d'un teneur de livres capable.

Beaucoup d'offres de service suivirent immédiatement cet avis, car la grande ville souffrait alors d'une de ces violentes crises commerciales qui de temps en temps secouent le commerce tout entier et paralysent toutes les opérations: moment terrible où les négociants abattus se tiennent à leur porte ou restent étendus dans leurs fauteuils de bureau, ne pensant qu'aux mauvaises spéculations, aux mauvaises dettes, aux factures douteuses et aux lourdes échéances à venir. Triste, bien triste est à ce moment le sort des employés qui, remerciés faute de place à remplir au comptoir ou au bureau, sont obligés de chercher de nouvelles places dans la seule partie qu'ils connaissent et qui puisse leur faire gagner leur pain. Comment s'étonner alors de la foule des candidats qui se précipitèrent tout d'un coup pour profiter d'une si belle occasion et entrer dans une maison si ancienne et si fort au-dessus des chances et des variations subites du commerce?

Mais pour être admis, il fallait plaire à Mr. Hunt aîné, et, de tous

ceux qui s'étaient présentés, nul encore n'avait pu lui convenir, si bien qu'il était maintenant douteux qu'on se décidât, après tout, à augmenter le personnel de l'établissement.

Quelque jours cependant après l'insertion de l'avis, un jeune homme se présenta, dont l'allure distinguée et la capacité apparente plurent tellement à M. Hunt jeune et au plus jeune associé, que, en l'absence de M. Hunt aîné, ils prirent sur eux de l'engager à revenir le lendemain matin à neuf heures.

Le lendemain était arrivé et le moment du rendez-vous approchait rapidement. Les deux frères se tenaient assis chacun dans un fauteuil devant la petite grille.

Il y avait certes beaucoup de ressemblance dans les traits de tous deux, car tous deux avaient une figure pleine et ronde, de petits yeux brillants, et cependant, pour un observateur exercé, l'expression était bien différente. Dans le plus jeune, on distinguait clairement l'esprit ouvert, viril, généreux, joint à la finesse et à un certain goût du plaisir. On lisait sans peine chez l'autre, le calcul et l'amour du gain.

"Eh bien! frère, que décidons-nous à propos de ce jeune homme? Neuf heures vont sonner."

Et M. Hunt jeune, en disant cela, abaissait le journal sur ses genoux, souriait, et du regard il interrogeait malicieusement son frère.

"Sur ma parole, je ne sais que résoudre. Il n'y a plus de jeunes gens aujourd'hui qui paraissent bons à quelque chose; ils s'occupent plus de leur chaîne de montre et de leurs beaux habits que de leur travail."

Et M. Gérardus, ou, comme on l'appelait quelquefois, M. Geordie Hunt ôta ses lunettes, saisit le tisonnier et remua d'un air assez distrait quelques cendres éparses sur le foyer.

Sachant très-bien à qui s'adressait cette allusion, M. Hunt jeune se tourna en souriant vers le pupitre où l'associé junior était occupé à ses livres. Rodolphe aimait les chaînes de montre et les beaux habits: un sourire fut sa réponse au regard de son oncle, et il continua de travailler.

"J'ai bien peur que tout cela ne soit vrai, frère, mais nous n'y pouvons rien. Le monde a changé depuis notre jeune âge; les montres ne coûtent plus aussi cher qu'autrefois, ni les habits non plus. Il faut supporter ce que nous ne pouvons changer.

—Oui, en effet; et ces mots furent accompagnés d'un profond soupir.

"Nous avons besoin d'un commis, n'est-ce pas, frère? Nous commençons à nous faire vieux, et nous ne nous soucions ni l'un ni l'autre, je crois, de travailler comme jadis; notre neveu non plus ne peut pas

être à la fois patron au dehors et commis à la maison. Est-ce clair, frère?

—Sans doute...sans doute...mais ne dois-je pas comprendre, d'après ce que vous dites de ce jeune homme, que c'est une nature délicate et faible?

—Oh! en aucune façon, frère, vous vous trompez; vous ne me comprenez pas. Il a certainement très bonne façon, vous ne le nierez pas?

—Oh! non, non, pas du tout.

—Je disais qu'il paraissait avoir été bien élevé, élevé avec soin.

—Très-bien, bien, vous vous entendez parfaitement vous et Rodolphe. S'il faut le prendre, prenons-le, voilà tout.

—Pas du tout, il n'y a pas de *il faut* là dedans, frère. Je veux que vous soyez content surtout, puisqu'il doit vivre dans votre famille. Mais le voici."

L'aspect du jeune homme confirmait bien l'idée que M. Hunt aîné s'en était faite; il était impossible de ne pas reconnaître en lui une nature délicate, car son teint était très-pâle, à part une légère rougeur qui le colora au moment d'entrer; et il y avait dans ses traits une douceur presque féminine, mais que relevaient heureusement une chevelure très-brune et de brillants yeux noirs.

Il était visiblement en proie à une grande agitation; car lorsque M. Hunt aîné le questionna minutieusement, comme toujours, sur ses connaissances en affaires sur sa capacité comme comptable, il répondit sans hésiter et d'une manière précise. Mais au tremblement de sa voix et à la pâleur croissante de son visage, il était évident que cette place était d'une grande importance pour lui.

M. Geordie Hunt, après avoir fait toutes les questions qu'il lui plut, manifesta clairement pour ce nouveau candidat des dispositions plus favorables que pour tous ceux qui s'étaient jusqu'alors présentés; soit que ses réponses lui fissent plaisir, soit qu'il fût affecté par l'expression de tristesse empreinte sur son visage.

"Eh bien! il n'y a rien à dire jusqu'ici. Et maintenant auprès de qui disiez-vous que nous pourrions prendre des informations?"

Le jeune homme hésita; il parut ne pas comprendre la question.

"Mon frère veut dire: auprès de qui faut-il prendre des renseignements sur vos...habitudes de travail?...sur votre moralité, sur...chez qui avez-vous été? N'étant connu d'aucun de nous..., vous comprenez... que ces renseignements...sont nécessaires..., c'est dans l'usage.

Oh! certainement, monsieur, certainement, vous avez raison. Mais ici se rencontre une difficulté à laquelle je n'avais pas songé. Voici

trois ans que je suis dans les bureaux de mon père, depuis son retour du sud, et mon père, en admettant que vous jugiez convenable de recevoir son témoignage, est trop mal en ce moment pour le donner."

Et de nouveau ses joues se colorèrent, et le tremblement de sa voix augmenta.

Un soudain changement s'était fait aussi tout à coup dans l'esprit de M. Hunt aîné, car il se retourna vers le feu et recommença ses opérations avec le tisionnier.

M. Hunt jeune, qui interprétait fort bien ce manège, abandonna dès lors tout esprit d'arrangement. Il ne pouvait cependant se résoudre à se réparer ainsi du jeune homme. Il y avait dans toute sa personne une virilité et une franchise qui, jointes à ses manières douces et agréables, gagnait peu à peu le cœur naturellement sympathique de M. Hunt jeune.

Cette conversation n'était pas non plus sans intérêt pour Rodolphe; et lorsqu'il vit l'agitation inquiétante de l'aîné de ses oncles, il fit un signe au second qui s'approcha de son bureau.

"En effet...; c'est juste..., oui, oui..., peut-être ferions-nous mieux."

Puis se tournant vers le jeune homme:

"Mon neveu me suggère que peut-être vous feriez mieux de laisser votre adresse..., nous vous rendrions réponse dans quelques jours.

—Certainement, monsieur. "Et se dirigeant rapidement et sans embarras vers le pupitre, il écrivit son nom, celui de son père, la rue où il demeurerait et le numéro.

"Ne vaudrait-il pas mieux, monsieur Edwards, dit Rodolphe en regardant le papier que le jeune homme lui présentait, mettre le numéro du bureau de votre père?"

—Mon père, monsieur, n'a pas de bureau en ce moment. Il l'a quitté depuis bientôt deux mois, et c'est pour cela que je cherche une place. Ses bureaux étaient autrefois no... Pine-Street."

II

Il faisait un temps affreux cette nuit dans la ville; de fortes rafales de vent hurlaient dans les rues étroites, et la pluie tombait à torrents. Les pauvres, ramassés dans leurs misérables taudis, se serraient l'un contre l'autre comme un troupeau de moutons, et les riches riaient dans leurs appartements éclairés, ou roulaient dans leurs somptueux équipages vers le bal, le théâtre et les soirées splendides.

(La suite au prochain numéro.)

—:o:—

Une prière très-populaire en Normandie:

"Mon bon Dieu, je ne vous demande pas de bien; mettez-moi seulement à côté de ceux qui en ont."

ÉNIGME.

Nous sommes deux frères jumeaux  
Qu'une secrète antipathie  
Force à demeurer dos à dos  
Sans nous être vus de la vie.

Même vertu, même défaut,  
Même humeur on nous se décode;  
Quand je gèle, mon frère a chaud;  
Lorsque j'ai chaud, mon frère gèle.  
De bas on haut, de haut en bas  
Nous alternons dans notre route:  
Lorsqu'il y voit, je n'y vois pas;  
Quand je vois clair, il n'y voit goutte;  
Quoique nous soyions bien connus  
Sur la terre et même sur l'onde,  
Nul mortel ne peut dans le monde  
Se vanter de nous avoir vus.

(L'explication au prochain numéro.)

—:o:—

VARIÉTÉS.

Une bonne, jeune, très-propre et assez jolie, se présente chez Mme E. C\*\*\*. Voici le dialogue:

"Madame a besoin d'une bonne?"

—Oui, mon enfant. Faites-vous bien la cuisine? Pouvez-vous servir de femme de chambre?"

—Oui, madame. Combien de gages donne madame?"

—Six cents francs.

—Cela me convient. A quelle heure se lève-t-on?"

—A sept heures en hiver, à six en été.

—Ma chambre est-elle sous les toits?"

—Non, la chambre est commode.

—Y-a-t-il un tapis à mon lit?"

—Oui, ma fille.

—C'est un homme qui frotte les chaussures?"

—Oui.

—Il y a quelqu'un pour apporter l'eau?"

—Sans doute.

—Ai-je mon café au lait tous les matins?"

—Cela va de soi.

—Madame m'accorde un jour de sortie par semaine?"

—Parfaitement.

—Ai-je une petite fille pour la grosse besogne?"

—Comment donc!

—Eh bien! quand entrera-je chez madame?"

—Demain, si vous voulez.

—A demain donc, madame."

La bonne s'en va après avoir salué; Mme E. C\*\*\* la rappelle.

"Dites donc, ma fille, jouez-vous du piano?"

—Non, madame.

—En ce cas, vous ne faites pas mon affaire."

\*.\*

A la noce d'un couple de couleur, le ministre fit l'observation suivante: "Il est d'usage, en pareil cas, d'embrasser la mariée, mais dans ce cas-ci, nous nous en dispenserons." Le nouveau marié répliqua fort à propos: "Il est d'usage, en pareil cas, de donner au ministre dix piastres, mais dans ce cas-ci nous nous en dispenserons."

\*.\*

Le lait est notre première nourriture. Ce que nous prenons en dernier lieu c'est la bière.

ASSURÉE.—Un tendre époux ayant perdu sa femme, envoya le télégramme suivant à son ami: "Cher ami, ma femme bien-aimée vient de mourir. La perte est complètement couverte par l'assurance."

\*.\*

Une vieille fille étant sur le point de se marier, le notaire lui lut le contrat; mais ayant dit: La dite demoiselle une tolle, et cætera, la future crut qu'on avait fait entrer dans les clauses, et se taira; et dès ce moment elle ne voulut plus d'époux.

\*.\*

Dans un village du Jura, on venait de prendre un loup au piège. Après avoir promené l'animal par tout le pays, on délibéra sur la punition à lui infliger.

—Il faut le pendre par les pattes!

—Il faut l'assommer!

—Si on le noyait!

—Non, il faut le brûler!

—Non, non, il faut l'écorcher vif!

—C'est trop doux ça, dit une paysanne malheureuse en ménage, il faut le marier.

\*.\*

ELLE.—Tu ne t'ennuies pas de cette nouvelle existence?"

LUI.—Non.

ELLE.—J'ai toujours peur que tu ne regrettes la vie de garçon!

LUI.—Tu es une enfant. Je la regrette si peu que si tu mourais je crois que je me remarierais de suite.

\*.\*

Un voyageur écrivait son nom sur le registre d'un hôtel et vit une punaise qui marchait tranquillement sur la feuille.

Oh! par exemple, s'écria-t-il, voici qui est trop fort! Je connaissais les puces d'Omana, les punaises de Cincinnati, les araignées de Kansas City, la vermine de Fort Scott; mais dans aucun pays, je n'ai encore vu les punaises venir avec tant d'empressement regarder sur le registre de de l'hôtel le numéro de ma chambre.

\*.\*

Il y a quelque temps, une vieille dame d'environ 80 ans, se trouvant citée comme témoin, était assez impertinemment interrogée par l'avocat de la défense sur la clarté de sa vue.

—Pouvez-vous me voir? demanda-t-il.

La réponse ayant été affirmative, il ajouta:

—Mais comment pouvez-vous me bien voir?"

—Comment? répondit la dame piquée, mais assez pour voir que vous n'êtes ni un nègre, ni un indien, ni un homme bien élevé.

L'auditoire éclata de rire et l'avocat se tut.



AVIS aux jeunes gens qui seraient disposés à solliciter des abonnements pour notre journal.—Nous enverrons dix numéros pendant six mois (adressés séparément aux personnes qui souscriront) sur la réception de \$4.50, et dix numéros, pendant un an, pour 9.00.

Une Chanteuse des Rues.

Je me trouvais avec deux de mes amis, commença Philippe, à la fête de Vincennes...

Philippe, c'est bien le moins qu'on con... esse celui qui parle, était un étudiant en médecine de troisième année, ce qui indique à peu près son âge. Il se promenait dans les environs, par un temps magnifique, avec un de ses amis, lequel s'appelait Jean, et exerçait apparemment le métier de conteur. Philippe prétendait avoir vingt sujets de romans dans la tête, et Jean était tout oreilles. Philippe disait donc : " Je me trouvais avec deux de mes amis à la fête de Vincennes. C'était l'année dernière, précisément à pareille époque. Nous étions entrés dans vingt endroits sans obtenir qu'on nous servit à manger, tant l'affluence des consommateurs était grande. En revanche, nous nous étions désaltérés plus que de raison. Tout mauvais qu'il fût, le vin m'inspirait de la gaieté, de l'audace et cette brutale conviction qu'il me suffisait d'adresser la parole à une femme pour en faire sur-le-champ une victime. Aussi regardais-je les jeunes filles avec lesquelles nous nous croisions d'un air passablement insolent. J'avais failli plusieurs fois déjà me prendre de querelle avec des maraichers du pays, que mes airs de don Juan taquinaient et irritaient au plus haut point.

" Dans ces dispositions je rencontrai, suspendue amoureusement au bras d'un ouvrier endimanché, une jeune femme que j'avais jadis connue, je vous dirai tout à l'heure en quelles circonstances. Ma fatuité ne sut pas se taire à la vue de cette femme qui ne pouvait cependant me rappeler que de doux et honnêtes souvenirs. Je me comportai vis-à-vis d'elle en conquérant mal-appris, et la traitai avec une familiarité hautaine qui ne me seyait nullement. "Tiens, te voilà, ma petite Louise!" m'écrivai-je sans faire attention à l'homme dont elle tenait le bras. " Qu'est ce que tu deviens ? Où demeures-tu ? Es-tu toujours à Paris ? " Je pris la rougeur qui lui monta au visage pour l'effet de l'impression profonde que je faisais sur elle. " Oui, " balbutia-t-elle d'un air interdit " Je vous présente mon mari, monsieur Philippe. " Je me crus décidément un personnage. " Ah ! ah ! " fis-je en toisant dédaigneusement l'ouvrier. " C'est vrai, je ne me souvenais plus... Vous avez là, " mon brave, " continuai-je en m'adressant au mari, dont les yeux sortaient de la tête à force de colère, " une bien gentille petite fem-

me. " Puis, me tournant vers Louise : " Es-tu heureuse, au moins ? " lui demandai-je d'un ton protecteur. " Oh ! oui, " répliqua la pauvre enfant en se serrant contre son mari avec tendresse. " Allons, " tant mieux, " dis-je toujours du même ton. " Au surplus, ajoutai-je, " si jamais tu avais besoin de moi, tu " connais mon adresse... " Et, lui faisant un petit signe de la main, je m'éloignai tout fier de mon importance. En manières et en paroles, j'avais été d'une telle indiscrétion, que mes deux amis ne doutèrent pas un moment que cette jeune femme n'eût été ma maîtresse, et bien que cela ne fût pas, j'eus la lâcheté de le leur laisser croire. Je dormis paisiblement sur l'une et l'autre oreille, sans même soupçonner que j'avais terni ma journée par une faute énorme, comme je devais l'apprendre bien des mois après, d'une façon vraiment surprenante...

" Vous savez que mon père, avant de venir ici, était marchand de vin en gros à Auxerre. Nous habitons hors la ville, dans un faubourg. La mère de cette Louise, qu'on appelait communément mère Leclère, demeurait dans le voisinage. Elle venait journellement à la maison, où une seule bonne ne suffisait pas toujours à la besogne. Son souvenir me réjouit encore, tant elle était propre, avenante, joyeuse, il n'est pas possible que j'oublie jamais sa cotte bleue, rayée de noir, son corsage rouge, dont les manches courtes laissaient à nu de robustes bras, hâlés par le soleil, son fichu blanc à fleurs en quinconce, son petit bonnet blanc de paysanne, sous lequel s'évanouissait son honnête face rougeaude. Elle était notamment chargée de veiller sur moi et de me mener à la promenade. Louise avait mon âge, ne quittant jamais sa mère, elle était naturellement la compagne inséparable de tous mes amusements. Nous ne nous quittions guère que pour dormir. Je ne suis pas romanesque, il s'en faut de beaucoup, et la réalité a eu peu à faire pour étouffer le grain de poésie qui a pu s'égarer dans mon cerveau. Cependant, je ne puis pas vous dire combien profondément cette époque de ma vie est gravée en moi, et avec quel bonheur je m'en rappelle chaque incident. Je pourrais vous décrire jusqu'au plus petit des sentiers où nous avons couru, et compter le nombre des arbres à l'ombre desquels nous nous sommes reposés. Je vois d'ici l'endroit favori de nos récréations, un chemin à ornieres profondes, qu'on appelait la rue Verte, à cause d'un peu de gazon épargné par le pieds des chevaux et les roues des voitures. Elle était bordée de fossés, où coassaient des grenouilles

et d'exubérantes haies d'églantiers, de prunelliers et de muriers sauvages où les oiseaux, au printemps, faisaient leurs nids. Tout entiers au plaisir de nous remuer, nous ne songions guère à nous plaindre de la chaleur du soleil qui rayonnait sur nos têtes, et encore moins à jouir du silence délicieux dans lequel se fondait si harmonieusement le bourdonnement des mouches où le petit cri d'un insecte sous l'herbe. Fouillant les haies avec une implacable curiosité, sans crainte d'égratigner nos doigts ou de déchirer nos vêtements aux épines, si nous trouvions un nid, ou pensions seulement en avoir découvert un, quelle joie ! J'en suffoquais. " Maman Leclère, un nid ! venez vite ! " avais-je coutume de crier d'une voix étouffée par l'émotion. Hélas ! la plupart du temps, ce n'était qu'une motte de terre arrêtée par la bifurcation de deux ou trois branches. D'autres fois, las de ne rien dénicher, je me bornais à cueillir des mûres ou des prunelles, dont j'offrais une part, à ma petite amie pour, un moment après, me voir enfant que j'étais, la taquiner à la faire pleurer. " Maman, " s'écriait-elle alors, " Philippe me fait endêver ! " Et la bonne femme, s'efforçant de se faire la voix rude sans y réussir, ne tardait pas à répliquer : " Attends, attends, Philippe, je vas à toi ! " J'ajouterai qu'à tout cela se mêle parfois, je ne sais comment, dans ma pensée, le son des cloches, la vue des reposoirs de la Fête-Dieu, des maisons pavoisées de tapisseries, de rideaux ou de loques multicolores, des rues jonchées de verdure, de coquelicots, de bluets, et, par-dessus cela, les odeurs enivrantes des feuilles et de la terre après une légère pluie.

" C'est encore dans cette rue Verte où, plus tard, je devais faire clandestinement mon apprentissage de fumer. La tête me tourne rien que d'y penser. Ah ! soit dit en passant, qu'on affronte de supplices, et qu'on dépense de courage pour contracter une habitude funeste qui doit causer un jour, aux gens sensés, de si cuisants repentirs !

(La suite au prochain numéro.)

—Quelles sont vos opinions politiques ? demandait-on à Méry.  
—Mon Dieu ! répondit-il, cela dépend de l'homme avec lequel je cause.

RÉBUS.—No. 1.

B Z M R A Q M

(L'explication au prochain numéro)